

démocratique de la littérature. Cela n'est pas rien, pourtant. Mais cela passera sans doute pour peu aux yeux de ceux qui considèrent de telles préoccupations comme trop prosaïques pour concerner le sacerdoce sublime de la pure parole poétique. ■

Philippe Forest

Jude Stéfan l'art de commourir

Aurélie Loiseleur

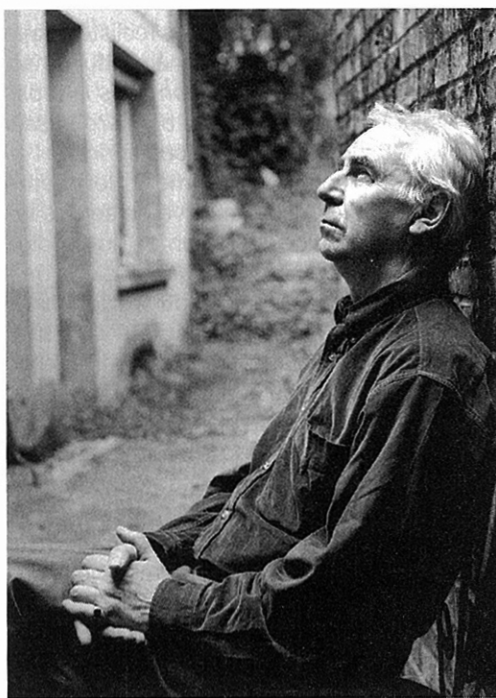
*Rencontre avec Tristan Hordé ;
Les Commourants. Éditions Argol
Grains et Issues. Éditions la ligne d'ombre*

■ 1930-1930 : voici les dates que Jude Stéfan voudrait qu'on porte en regard de son nom pour rendre compte de sa «non-vie». Ses trois dernières publications convergent vers une certaine conception de la vie, c'est-à-dire de la mort, aussi bien le «longpoème d'Adieu» des *Commourants* que l'entretien avec Tristan Hordé ou l'anti-journal du moraliste, *Grains et Issues* – c'est donner au lecteur l'occasion de retrouver sa prose incisive, notamment celle de *Variétés VI et VII* (Le temps qu'il fait, 1995 et 1999).

Ce désir de n'avoir pas été, Jude Stéfan l'a signifié par son choix du pseudonyme : Jude renvoie à Jude l'Obscur, personnage de Thomas Hardy, Stephen à Stephen Dedalus, ce double de James Joyce. Arrachant les masques sociaux, le faux nom fait du poète l'obscur éclatant : il se donne une identité culturelle, bref vit d'une vie plus vraie que réelle en s'auto-engendrant dans le mythe.

Le pseudonyme permet d'échapper à ce que Jude Stéfan appelle la «Vie de Médiocre», de se dérober aux assignations sociales du nom, ce patronyme qui colle à la peau et rend claustrophobe dans le costume étrié de l'Identité, comme le scandent les *Commourants* : «Hiements et sirènes / nous saisissent d'effroi à l'appel / du jugement originel / l'Identité / Chair habit et nom endossés sous / les yeux des juges entoqués / qui complaisamment condamnent de leur marteau : Prisons, Collèges, U/sines vous attendent et les Familles / enfermées».

La poésie est faux mensonge et le «je» déjà fiction : l'œuvre engage le corps et non pas ce substrat psychologique qu'est le moi égotiste de l'auteur : «La littérature «dégage» de soi, «aliène même, désintimisant» (*Grains & Issues*). Car il s'agit de ruiner dans ses fondements le sacro-saint concept de «sujet» :



JUDE STÉPHAN (Photo © Olivier Roller)

«Beaucoup se croient auteurs comme on dit dans les manuels, alors que la littérature est une puissance anonyme de langage, où "j'engage" ma propre mort originelle, en toute perte». Le poète revendique le libre exercice de ses fictions afin de mieux abattre nos protections dérisoires devant ce qui nous «mortalise».

Le titre des *Commourants* renvoie à l'Antiquité, quand Cléopâtre et Antoine, après la défaite d'Actium, fondèrent la confrérie-de-ceux-qui-veulent-mourir-ensemble. Ce groupe de vaincus, affichant lucidement sa vocation au suicide, répond pour Jude Stéfan à notre condition d'homme. Comme eux, nous ne sommes que poussière en sursis, obscurément appelés et happés par ceux qui ne sont plus : «les Morts nous attendent / les Morts nous attirent / à l'ombre des cerveaux».

Jude Stéfan, ce sosie de Catulle, pratique l'élégie en familial, mais sans mièvrerie ni complaisance dans la plainte. Pourquoi l'élégie ? C'est le genre qui dit, tout bas, cette prémonition de l'inexistence. Elle récite le cycle : «ainsi alterneront l'Idyllique / et le Rude / la glace la femme, l'oublie le cadavre.» Tard venue, elle ne cache pas l'horreur sous les fleurs de rhétorique ni l'embellie d'images : elle déchanté, elle décharne, rappelant à chacun qu'il est condamné à vivre dans la promiscuité de son squelette. Prompte à dénoncer sa propre inanité, elle lève le vieux

masque sur la tête de mort et la dénomme en vers heurtés à travers des défunts.

Le lecteur éprouve la fragilité durable de cette parole de deuil qui, dans l'œuvre de Jude Stéfan, rappelle la «Lettre à la morte» (*l'Instant perpétuel*, 2002), tournée vers une destinataire impossible et pourtant ni plus ni moins réelle que la sensualité vide du souvenir. «*Trainant la Muse funèbre à [son] ombre*», le poète tient la note du «lyrisme bas» et retrouve la «poésie noire» à l'œuvre dans les précédents recueils, *Élégiades* ou *Désespérance, Déposition* (Gallimard, 1993 et 2006).

Bréviaire du vide

En sous-titrant les *Commourants* «longpoème d'Adieu», Jude Stéfan prend congé – des morts, des vivants, de la poésie. Ce livre ne se présente pas en pièces mais d'un seul trait : il prend une résonance tombale et testamentaire, en écho à «l'amante que / son corps a tuée» et aux «années tombées» de *Caprices* (Gallimard, 2005). Quand Éros et Thanatos s'étreignent jusqu'à l'os, les ombres une dernière fois passent, aimées qui furent antidotes à la mort. «Ainsi revenant le souvenir tue.» Donc la ronde des vers se dénoue : ce sont «les Noms obsédants abolis» (*la Muse Province*, Gallimard, 2002), qui tressent ensemble biographie, histoire, art et mythologie. C'est le corps cru, scatologique, nu, paré, érotique et charmant. C'est l'inventaire ultime de la terre et l'instantané des temps, «main de la nourrice / à l'orée des fleurs / sur trottoir de l'aïeule». Ce sont les figures et figurants des livres précédents, évoqués brièvement dans leur brièveté même. L'«à dieu» prend les accents d'une prière à personne, qui veille à dénouer «l'immonde boa de dieu» pour reprendre la forme litanique sur fond de «Géant Néant».

«Poésie / espèce relicte / (Poème-Femme-Cœur)» note Jude Stéfan. Cette langue est sa langue, toute tissée et métissée d'autres langues, et elle nous parle, hermétique seulement en cela que l'univers du poète, procédant souvent par bribes biographiques, se dérobe à la référentialité, et surtout en ce que notre propre langue est en passe de nous devenir langue morte. En retremper le mot dans son étymologie, Jude Stéfan manifeste non sans nostalgie la conscience que la poésie atteint peut-être sa date de péremption.

Jude Stéfan s'inscrit dans une pratique seconde de la littérature : tout texte a des précédents, la vie secrète ses mythes et se